

*Œdipe non résolu et absence du père chez Pierre Michon : de l'intime
vers une filiation littéraire*

*Unresolved Oedipus and the Absent Father in Pierre Michon: From
Intimacy to Literary Filiation*

Zeghina Kaouther^{1,*}, Pre Boubakour Samira²

¹Université Batna 2 (Algérie), k.zeghina@univ-batna2.dz

²Université Batna 2 (Algérie), s.boubakour@univ-batna2.dz

Laboratoire DECLIC – Université d'Oum El Bouaghi

(<https://orcid.org/0009-0005-5757-9564>)

Reçu: 02/04/2026

Accepté: 09/05/2026

Résumé:

Cet article examine l'œuvre de Pierre Michon à partir du nœud formé par l'Œdipe non résolu et l'absence du père, en montrant comment ce déficit de filiation réelle structure son écriture de l'intime. En croisant psychanalyse et analyse littéraire, l'étude met en lumière la centralité de la figure maternelle, la persistance de la culpabilité et la quête de « pères de plume » comme tentatives de réparation symbolique du « creux paternel ». L'article montre que l'intime chez Michon se déploie sous forme de récits obliques, de fragments et de scènes de châtement où se rejoue un conflit œdipien jamais apaisé. La filiation littéraire apparaît alors comme une stratégie d'auto-engendrement : en s'inventant des pères symboliques dans le panthéon des lettres, Michon tente de transformer une béance biographique en principe poétique et en puissance de forme.

Mots-clés : Absence du père ; Œdipe non résolu ; écriture de l'intime ; filiation littéraire ; Pierre Michon ; Psychoanalyse

Abstract:

This article explores Pierre Michon's work through the lens of an unresolved Oedipus complex and the absence of the father, showing how this deficit of real filiation structures his writing of intimacy. Combining psychoanalysis with literary analysis, the study highlights the centrality of the maternal figure, the persistence of guilt, and the quest for fathers of the pen as attempts to symbolically repair the paternal void. The article argues that Michon's intimate writing unfolds through oblique narratives, fragments and scenes of punishment in which an unresolved Oedipal conflict is constantly replayed. Literary filiation thus appears as a strategy of self-engendering: by inventing symbolic fathers within the canon of literature, Michon turns a biographical lack into a poetic principle and a source of formal invention

Keywords: Father's absence; Intimate writing; literary filiation; Pierre Michon; Psychoanalysis; Unresolved Oedipus

*Samira Boubakour

I. INTRODUCTION

Faisant référence à la mort de l'auteur en tant que créateur, Michon voit la littérature comme « une forme déchue de la prière, la prière d'un monde sans Dieu. » (Michon, 2007 : 29). À partir de cette formule désormais canonique, Pierre Michon place d'emblée l'écriture sous le signe d'une quête : quête d'un absolu disparu, d'une transcendance perdue, mais aussi d'une origine manquante. *Le Roi vient quand il veut*, recueil d'entretiens publié en 2007, dévoile en effet un sujet d'énonciation habité par la honte, la bâtardise sociale, le sentiment d'imposture, et surtout par la figure obsédante d'un père absent. Derrière la haute idée de la littérature comme transfiguration du « corps vide » en « corps glorieux », se dessine ainsi l'ombre d'un « creux paternel » que la langue tente d'investir sans jamais le combler entièrement.

L'hypothèse de cet article est que l'écriture de l'intime chez Pierre Michon s'organise autour d'un complexe d'Œdipe non résolu, au sens où Freud (1966, 1980, 1997) fait de la confrontation au couple parental et de sa résolution par identification au parent du même sexe, un moment structurant pour la constitution du sujet, de la loi et du Surmoi. L'absence du père réel, la sur-investigation maternelle et la difficulté à intérioriser une figure paternelle stable conduisent à une configuration psychique marquée par la culpabilité, le masochisme et le morcellement du Moi, que l'œuvre transpose sous la forme d'une fragmentation narrative, d'une autobiographie oblique et d'une quête de pères de substitution. En ce sens, la « poétique de l'intime » chez Michon ne peut être comprise indépendamment de la béance paternelle qui la fonde : l'intime n'y est pas seulement un espace de secret et de mémoire, mais le lieu où se rejoue sans cesse un conflit œdipien jamais apaisé.

À la différence des travaux qui ont mis l'accent sur la « poétique de l'intime éclaté » et sur l'obliquité autobiographique comme telles, il s'agira ici de montrer que cet éclatement et cette obliquité sont les effets d'un nœud œdipien resté ouvert. À travers un corpus allant de *Vies minuscules* (1984) à *Les Onze* (2009), en passant par *Rimbaud le fils* (1991), *La Grande Beune* (1995) et *Corps du roi* (2002), nous analyserons comment l'absence du père réel se déplace vers des figures de maîtres humiliés, de pères symboliques (les « pères de plume »), de pères religieux cruels, et comment la mère, souvent idéalisée, se trouve investie d'une charge érotique qui nourrit la culpabilité du sujet. Nous verrons que la filiation littéraire et l'auto-engendrement par la langue constituent les deux grands dispositifs par lesquels Michon tente de réparer cette carence originaire, en élaborant une écriture de l'intime où la faille œdipienne se transforme en puissance de forme.

1. L'écriture michonienne et le creux paternel

Dans l'entretien « Une forme de prière déchue » paru dans *Le Roi vient quand il veut* (2007), Michon oppose la littérature ludique contemporaine, jugée frivole, à une écriture de la ferveur et de la transfiguration : « Qu'est-ce que la littérature sinon ce qui transforme le corps vide en corps de mots, en corps glorieux ? » (Michon, 2007 : 29-30). Cette sacralisation de la langue s'accompagne pourtant d'un discours récurrent sur la honte, la bâtardise, l'analphabétisme et l'imposture, qui renvoie à une expérience intime de déficit, d'incomplétude, d'indignité.

Les critiques ont souligné la singularité du style michonien : Henri Cueco parle d'une écriture qui tient à la fois de « l'incision » et de « l'apparition », produisant une « réalité écrite » qui « fait voir », à la manière du dessin, de la peinture ou de la photographie (Cueco, 2017 : 139). Jean-Pierre Richard insiste sur le rythme « physique » de la phrase, sa « vivacité orale », sa « véhémence anaphorique », ses « avancées en vague » et « la fraîcheur de ses inventions figurationnelles » (Richard, 2017 : 212). La prose de Michon, grand lecteur et passionné d'archives

(Viart, 2009, Demanze, 2009), serait elliptique, périodique, proche de la poésie, semblant ainsi portée par un désir de dépassement, d'élévation, qui transfigure des vies minuscules en destinées chantées.

Mais cette élévation s'opère au moyen d'un matériau contradictoire : une langue pure, châtiée, conjuguée à une parole grotesque et familière. Michon réserve la première aux paysans, ivrognes et anonymes de *Vies minuscules* (1984), tandis qu'il mobilise la seconde pour parler des « maîtres », des grands auteurs, qu'il n'hésite pas à traiter de « ploucs » ou de « dipsomanes ». En recourant à la vulgate pour évoquer les écrivains, il brise le mythe du « Grand Auteur » intouchable et les ramène au rang de « personnes ordinaires », tout en anoblissant les humbles par une langue liturgique. Cette double opération : anoblir les minuscules et rabaisser les grands, constitue l'un des lieux où s'inscrit le « creux paternel » : Michon cherche des pères symboliques, mais refuse en même temps leur surplomb.

2. Œdipe non résolu : cadre théorique et enjeux pour l'intime

Le complexe d'Œdipe, tel que Freud le définit, désigne l'ensemble des désirs amoureux et hostiles que l'enfant éprouve envers ses parents, et la manière dont il tente de les résoudre (Freud, 1966, 1980, 1997). Dans sa forme « classique », le garçon désire la mère et se heurte à l'interdit représenté par le père, ce qui conduit à une ambivalence faite d'amour et de haine envers cette figure paternelle, puis à l'identification au père comme issue du conflit. La résolution de l'Œdipe permet l'intériorisation de la loi, la formation du Surmoi, l'acceptation de la castration symbolique et la possibilité de nouer des liens amoureux hors du cercle familial.

Un Œdipe non résolu survient lorsque ces processus se trouvent entravés : absence ou défaillance du père réel, impossibilité de l'identification au parent du même sexe, maintien d'un investissement libidinal excessif sur la mère, difficulté à accepter la séparation et la perte, persistance de fantasmes incestueux. Sur le plan clinique, cette configuration peut se traduire par des formes de culpabilité diffuse, de mésestime de Soi, de masochisme, de sentiment d'imposture, ou encore par une difficulté à se situer face aux figures d'autorité (Kirshner, 1992, Cherry, 2025).

La psychanalyse a également souligné la dimension narrative de ces processus : l'Œdipe se raconte, se rejoue, se transforme à travers des scénarios fantasmatiques, des scènes primitives reconstituées, des récits intimes, où la mémoire, l'imaginaire et le refoulement s'entrecroisent (Skura, 1980). Dans cette perspective, l'écriture de l'intime peut être envisagée comme un lieu privilégié de mise en forme d'un Œdipe non résolu : les figures parentales y sont déplacées, déguisées, transposées sous les traits d'autres personnages, de maîtres, de héros ou d'auteurs, et c'est par ces détours que le sujet travaille ses conflits.

Chez Pierre Michon, l'absence du père réel, la centralité de la mère et la recherche insistante de « pères de plume » constituent autant d'indices d'un Œdipe problématique. La récurrence des motifs de la faute, de la honte, de la punition y sont des symptômes d'auto-flagellation, à l'instar de l'épisode du « don Juan avili », dans *Vies minuscules* (Michon, 1984 : 140-141), jeune homme voulant séduire des femmes, moqué par le narrateur qui se bat avec lui et qui accepte sa punition.

A quelques cent mètres de là, l'homme m'attendait [...] ses poings m'étaient un baume [...] pour m'asservir, il devait faire entrer en scène l'opacité du corps, il avouait sa sujétion comme un jacques assomme son roi. Je tombai à terre ; le sang gicla à travers les mots ; il frappa du pied mon visage tordu de douleur et de rire, à

coups redoublés : je suppose qu'il m'aurait tué, et que je voulais qu'il me tue pour consacrer notre commune défaite. (Michon, 1984 : 144)

Le narrateur/auteur en s'attaquant frontalement à ce modèle masculin, cherchait à le contraindre à exercer sur lui sa loi et son autorité et à obtenir, par la sanction, une forme de délivrance intérieure associée aux rires. Le narrateur/auteur attise ainsi la colère du « don juan avili, finit par l'amener à le guetter à la sortie de la brasserie ; le jeune homme se jette sur le scribe et le roue de coups, tandis que ce dernier reste figé et reçoit passivement son « châtiment ».

3. Filiation blessée et quête du père

Dès *Vies minuscules* (1984), Michon pose explicitement la question de la filiation masculine : « Ai-je quelque ascendant qui fut beau capitaine, jeune enseigne insolent ou négrier farouchement taciturne ? » (Michon, 1984 : 13). Le désir d'un « beau capitaine », d'un oncle colonial, d'un « négrier » aventurier signale l'aspiration à une ascendance héroïque, capable de rompre avec la lignée de paysans et d'ivrognes dépourvus de la belle langue. Ce rêve de père glorieux surgit en contrepoint d'un père réel absent, qui abandonne l'enfant à l'âge de deux ans.

Le premier récit, consacré à André Dufourneau, orphelin adopté par les parents de la grand-mère maternelle de l'auteur, fonctionne comme une tentative de se créer un ancêtre masculin noble : Dufourneau quitte le hameau pour faire fortune en Afrique, disparaît et tombe dans l'oubli, que le scribe, terme qu'utilise Michon pour se qualifier lui-même, s'emploie à conjurer en lui restituant une vie et un destin. Il s'agit de se créer une généalogie, de se fabriquer un père. La filiation blessée est ainsi compensée par une filiation imaginaire, construite par la narration.

La carence paternelle se rejoue également dans le récit d'Antoine Peluchet un des ancêtres d'Elise, la grand-mère maternelle du scribe. Dès les premières lignes du récit, Michon s'identifie d'ores et déjà à lui, instituteur humilié qui quitte le village pour vivre ses rêves, mais qui tombe dans l'oubli familial :

Voilà ce qui me touche : dans cette longue théorie d'héritières, filles uniques et sages en sarrau sous leur petit béguin, je suis le premier homme à posséder la relique depuis Antoine qui s'en déposséda, mais dont elle conserve le nom ; parmi toutes ces chairs de femmes, je suis l'ombre de cette ombre ; depuis si longtemps- un siècle est passé là- je suis le plus près d'être son fils. Par-dessus tant d'épousées en couche et d'aïeules enterrées, nous nous faisons signe peut-être : nos destins diffèrent peu, nos vœux sont sans trace, notre œuvre n'est pas. (Michon, 1984 : 36)

Peluchet incarne l'image d'un père symbolique défaillant : maître sans aura, homme brisé, modèle impossible à assumer, il occupe pourtant la place d'une autorité masculine qui fait défaut ailleurs. La religion, dans ce récit, apparaît comme un héritage masculin associé au divin, mais pour le scribe, initié par les femmes, la foi reste « attirante et suspecte », liée à un Père lointain, parfois cruel. La contemplation du Saint-Goussaud ou du sacrifice du Fils actualise l'image d'un père qui abandonne son enfant à la souffrance tout en tirant de ce sacrifice un surcroît de gloire. En contrepoint, la mère est valorisée comme refuge, douceur, protection.

Le pôle de l'admiration, au niveau de la personnalité inconsciente de l'auteur, se tourne vers la branche féminine de sa famille, notamment avec Elise en apprenant à lire et à écrire au jeune Antoine Dufourneau :

Elle (Élise) lui apprend à lire, à écrire. [...] Parmi les palabres patoises, une voix s'anoblit, se pose un ton plus haut, s'efforce en des sonorités plus riches d'épouser la langue aux plus riches mots. [...] Il ne sait pas encore qu'à ceux de sa classe ou de son espèce, nés plus près de la terre et plus prompts à y basculer derechef, la Belle Langue ne donne pas la grandeur, mais la nostalgie et le désir de la grandeur. (Michon, 1984 : 16)

La Belle Langue, pour Michon, relève d'abord du féminin : ce sont les femmes qui en détiennent et en transmettent le secret. Certes, le paysan patois s'anoblit par l'apprentissage de la langue savante, mais cette ascension passe, chez l'auteur, par une médiation féminine. La femme y incarne l'image d'une langue idéale, liée à l'écriture comme à la muse, et la féminité devient synonyme de richesse et de noblesse sonores. La vocation de lecture, puis d'écriture, naît d'ailleurs chez le scribe sous l'égide des femmes : sur le plan biographique, Michon est initié très tôt à la poésie et à la littérature par sa mère, institutrice dans une école primaire.

Des années après *Vies minuscules* (1984), l'auteur renoue avec ce lien créateur au féminin. Dans *Les Onze* (2009), Michon ouvre le récit en évoquant Corentin, François Elie Coentin, peintre fictif des *Onze*, cette entrée en matière sert surtout de prétexte au scribe pour revenir sur la question des origines et du legs féminin. A propos du jeune Corentin, il écrit :

Car il était à peine sorti des jupes de sa mère- si tant est qu'il en fût sorti. Il en était encore imprégné, de leur douceur, de leur étoffe : comme tissé des mailles de ses jupes. Elles lui donnaient cohérence, volonté et certitude, goût des femmes et de soi-même, elles lui faisaient ce corps de blondeur rêveuse [...] (Michon, 2009 : 23)

On retrouve ici, au-delà du portrait du peintre, la même valorisation du féminin que dans *Vies minuscules* : le jeune artiste, « à peine sorti des jupes de sa mère », reste encore suspendu à cette enveloppe maternelle. Mère et grand-mère lui transmettent douceur, cohérence et certitude, qualités dont il aura besoin pour exercer son art, de sorte que la féminité se présente à la fois comme origine, inspiration et principe de création.

Cette asymétrie entre une imago maternelle idéalisée et une imago paternelle défaillante constitue un schème œdipien typique : l'enfant reste attaché à la mère, mais ne dispose pas d'un père suffisamment stable pour s'y identifier et dépasser ce lien.

3.1. Figure maternelle, désir et culpabilité : un Œdipe sans résolution

En contrepoint de l'absence paternelle, la figure maternelle occupe une place centrale et ambiguë dans l'imaginaire michonien. Dans *Vies minuscules* (1984), la mère est associée à la nuit, à l'ombre protectrice, à la douceur, à la chaleur, tandis que le père et le masculin renvoient à la lumière qui expose, brûle et agace (1984 : 167). Le texte valorise systématiquement l'imago maternelle au détriment de l'imago paternelle, confirmant le maintien d'un lien œdipien non résolu et la difficulté à accepter la mère comme simple objet affectif désérotisé.

Cette relation se colore d'une dimension érotisée qui se déplace vers des figures féminines substitutives : la buraliste de *La Grande Beune* (1995) est à la fois mère d'élève et objet d'un fantasme érotique obsessif. Le jeune instituteur, double de Michon, y met en scène un investissement incestueux refoulé envers la figure maternelle, transposé dans un dispositif fictionnel qui autorise l'aveu tout en le tenant à distance. La culpabilité qui accompagne ce désir s'exprime dans des scènes de châtiment et de soumission. Dans une perspective freudienne, cette dynamique correspond aux effets d'un Œdipe non résolu : persistance de désirs incestueux déplacés, difficulté à accepter la castration symbolique, tendance au masochisme moral, besoin

inconscient de punition pour expier une faute imaginaire. Chez Michon, ces processus se donnent à lire dans la mise en scène récurrente de la défaite, de la honte, de la violence subie et de l'auto-dépréciation.

3.2. Pères de plume et auto-engendrement

Face à la défaillance de la branche masculine réelle, Michon se choisit des pères symboliques dans le panthéon littéraire : Rimbaud, Flaubert, Faulkner, Beckett, Hugo, entre autres. *Rimbaud le fils* (1991) occupe une place centrale dans cette filiation imaginaire : Rimbaud y est tour à tour fils, père et double de l'auteur, partageant avec lui l'absence du père réel, la révolte contre la mère et la volonté de triompher dans ce monde par les lettres.

Dans *Corps du roi* (2002), Michon met en scène des écrivains mythiques comme des « rois » dotés de deux corps : un corps mortel et un « corps de roi » textuel, sacré. Il écrit : « Je suppose un homme probable. Je le fais naître à Rouen, je l'appelle Gustave Flaubert » (Michon, 2002 : 13). Ce geste d'engendrement littéraire inverse les rôles : c'est le fils qui crée ses pères, leur attribue qualités et défauts, grandeur et vulnérabilité. La filiation devient ici le théâtre d'une tentative d'auto-engendrement : en inventant ses pères de plume, Michon cherche à se donner une origine noble et à combler la brèche laissée par les branches masculines défaillantes de sa famille.

Cependant, ces pères de plume sont également des figures écrasantes, génératrices d'infériorité et de culpabilité. Dans *Corps du roi* (2002), le narrateur/auteur se décrit comme un charlatan, un imposteur indigne de prononcer un texte pour le centenaire de Victor Hugo, qu'il présente comme un « père impossible » (Michon, 2002 : 32), inaccessible et menaçant. L'auto-ironie et l'auto-flagellation fonctionnent ici comme symptômes d'un Œdipe non résolu, qui se rejoue dans le rapport aux pères symboliques : admiration et désir d'identification, mais aussi ressentiment, dénigrement et sentiment d'indignité.

3.3. Culpabilité, auto-ironie et Moi créateur

La culpabilité œdipienne se manifeste chez Michon sous la forme d'une auto-ironie persistante, d'une tendance à l'auto-dénigrement et à la mise en scène de l'imposture. Dans *Corps du roi* (2002), le narrateur/auteur se peint en « bluffeur », en escroc qui craint d'être démasqué par un public d'universitaires spécialistes de Hugo.

Il ne s'agissait plus seulement de dire des vers : je devais lire un texte de ma main d'une vingtaine de minutes, guère plus ni moins. J'acceptai étourdiment l'invitation ; mais quand il fallut attaquer la rédaction, je vis très vite que je n'écrirais pas le texte demandé. [...] la difficulté à ajuster ce discours qu'on me demandait à son public, tous universitaires spécialistes de Hugo, avec qui le bluff dont je suis coutumier ne marcherait pas [...] (Michon, 2002 : 90)

Cette auto-flagellation renvoie à la fois à la honte d'origine (paysannerie, pauvreté, illettrisme) et à la faute fantasmée liée au désir envers la mère et à la révolte contre le père. Formellement, cette dynamique se traduit par la fragmentation du texte : récits courts, multiplicité des voix et des points de vue, entrelacement des registres (biblique, épique, familial), ruptures de ton entre célébration lyrique et autodérision. Le Moi créateur apparaît morcelé, jamais donné d'un bloc, dispersé dans une constellation de figures minuscules, de maîtres humiliés, de pères de plume et de femmes désirées. L'écriture de l'intime chez Michon se présente ainsi comme un travail incessant de recomposition du Moi à partir de fragments, travail qui n'efface jamais totalement la faille originelle.

II. Conclusion :

L'exploration de l'œuvre de Pierre Michon à la lumière de la psychanalyse freudienne montre que l'écriture de l'intime y est indissociable d'un Œdipe non résolu, structuré par l'absence du père réel, la sur-investigation de la figure maternelle et la quête de pères de substitution, religieux ou littéraires. *Vies minuscules* (1984) met en place les premiers scénarios de cette configuration : rêve de « beau capitaine », figures d'ancêtres ventriloqués, maîtres humiliés, mères refuges, que *Rimbaud le fils* (1991), *Corps du roi* (2002) et *La Grande Beune* (1995) reconfigurent sous la forme d'une filiation littéraire et d'une écriture du désir et de la culpabilité.

Loin de réduire l'œuvre à une simple clé psychologisante, la prise en compte de ce nœud œdipien permet de comprendre comment la béance paternelle se convertit en poétique de l'intime : obliquité autobiographique, fragmentation, hybridation générique, parole rapportée, désacralisation des grands auteurs et anoblissement des minuscules. L'intime, chez Michon, n'est pas un espace de transparence, mais le lieu d'un travail du manque : ce que l'Œdipe non résolu ne parvient pas à pacifier dans la psyché se trouve élaboré, déplacé et transformé par la langue, dans un geste où la blessure et la forme restent indissolublement liées.

Au-delà du cas de Pierre Michon, cette analyse invite à élargir la lecture vers une véritable cartographie des écritures de l'Œdipe non résolu dans la littérature contemporaine. Il serait notamment fécond de comparer la manière dont d'autres écrivains de la filiation, qu'il s'agisse d'autobiographies, d'autofictions ou de bio-fictions, articulent absence du père surinvestissement maternel et construction de pères symboliques, afin de dégager des invariants poétiques et psychiques de cette configuration. On pourrait également approfondir le versant généré de la question en étudiant comment la Belle Langue, associée chez Michon aux figures féminines de transmission (grand-mère, mère, institutrice), reconfigure la triangulation œdipienne et déplace les frontières entre filiation réelle et filiation littéraire.

- Liste Bibliographique :

- Cherry Kendra (2025), "What You Should Know About the Oedipus Complex. Freud's theory about parent-child relationships can be, well, complicated". *Very well Mind*. <https://www.verywellmind.com/what-is-an-oedipal-complex-2795403>
- Cueco Henri (2017), « Images : Voir, écrire, peindre », in Castiglione Agnès et Viart Dominique (dir.) (2017), *L'Herne Michon*, Editions de l'Herne, Paris, 138-140
- Demanze Laurent (2009), « Territoires de Pierre Michon Introduction », *Société Roman* 20-50, 2009/2 n°48, p. 5-12, <https://www.cairn.info/revue-roman2050-2009-2-page-5.htm>
- Freud Sigmund (1966), *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Payot, Paris
- Freud Sigmund (1980), *L'interprétation des rêves*, PUF, Paris
- Freud Sigmund (1997), *Psychopathologie de la vie quotidienne*, PUF, Paris
- Kirshner Lewis. A. (1992) "the absence of the father", *Journal of the American Psychoanalytic Association*. 40(4), 1992, p. 1259-1281
- Michon Pierre (1984), *Vies minuscules*, Gallimard, Paris ;
- Michon Pierre (1991), *Rimbaud, le fils*, Gallimard, Paris ;
- Michon Pierre (1995), *La Grande Beune*, Verdier, Paris ;
- Michon Pierre (2002), *Corps du roi*, Verdier, Paris ;
- Michon Pierre (2007), *Le roi vient quand il veut*, Albin Michel, Paris ;
- Michon Pierre (2009), *Les Onze*, Gallimard, Paris ;
- Richard Jean-Pierre (2017), « Un pouvoir si singulier d'emportement », in Castiglione Agnès et Viart Dominique (dir.) (2017), *L'Herne Michon*, Editions de l'Herne, Paris, p. 212-213
- Skura Meredith Anne (1981) *The literary Use of th Psychoanalytic Process*. Yale University Press, New Haven
- Viart Dominique (2009), « Chambres d'échos : la parole rapportée chez Pierre Michon », *Société Roman* 20-50, 2009/2 n°48, p. 75-90, <https://www.cairn.info/revue-roman2050-2009-2-page-75.htm>